

# Fetishoe

Paul Marram

Paul Marram

Fetishoe

© Paul Marram, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5193-4

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## La veille

Joseph partit en fin de matinée pour arriver un peu avant l'heure du déjeuner. Il connaissait bien la route de Beaulieu, si agréable à parcourir en moto avec ses tournants à peine marqués dans les vallons. Depuis qu'il habitait à Paris, il ne prenait plus sa moto. Il ne l'avait pas encore vendue mais c'était tout comme. Il retrouva avec plaisir les paysages de son enfance, les haies du bocage qui semblaient privatiser chaque petit coin de campagne et les villages sans grâce, aux maisons basses. Joseph ralentit en approchant de Beaulieu. Il n'y avait personne dans les petites rues, comme d'habitude. Il ne reprochait plus au petit bourg de paraître abriter des vies mornes, il lui trouvait même un charme méridional. Malgré tout, le jeune homme augmenta sa vitesse après avoir contourné l'église afin de chasser l'impression pénible que lui laissait à chaque fois cet endroit. Il n'y avait pas que les balades en moto, les bons moments. Beaulieu, c'était aussi le temps de son adolescence, de sa passion secrète et parfaitement ridicule pour Marina. Paul l'avait prévenu, elle serait là. C'était juste un mauvais moment à passer avant le départ avec les copains. Mais, Joseph devait bien admettre que ce n'était pas un détail. La revoir, c'était retrouver le garçon qu'il était à quinze ans, son double pathétique, réprimer à nouveau son désir ; cela signifiait aussi revivre tous les affres de ce long échec sentimental sans gloire, humiliant. Dire qu'il avait choisi d'aller à Paris pour la rejoindre et qu'il n'avait jamais osé l'appeler depuis deux ans... Son trouble devint si intense en y songeant qu'il éprouva le besoin d'arrêter la moto sur le bord de la route pour se calmer, reprendre le contrôle de lui-même. Le plaisir de partir en vacances était gâché par le souvenir que lui avait laissé cette fille. Après quelques minutes de marche, il reprit la route sans joie, perturbé par une appréhension si envahissante qu'il arriva à la maison presque mécontent de trouver les parents de Paul venus sur le perron pour l'accueillir avec de grands sourires. On l'attendait, il était l'invité, le vieil ami qu'on avait pas vu depuis longtemps. Laurence et Alexandre semblaient sincèrement heureux de le retrouver. Il se détendit et accepta avec plaisir d'annoncer par sa présence le retour de leur fils après huit mois d'absence. Très vite après les premières effusions, Alexandre laissa Joseph seul avec son épouse. Elle lui apprit que Paul aurait du retard, qu'il arriverait dans l'après-midi. Tandis qu'elle lui parlait, elle se servit un grand verre qu'elle but avidement, les yeux fixés dans le vague, puis,

confuse, riant nerveusement, elle tenta de se faire pardonner :

— Mon pauvre Joseph ! Je manque à tous mes devoirs ! Désolée, tu es un adulte maintenant... Avec des glaçons ? C'est ce qu'il y a de mieux à cette heure de la journée... Les filles vont bientôt descendre, elles sont très contentes de te revoir, tu sais...

Joseph acquiesça sans répondre, incapable de dissimuler sa surprise en observant la conduite un peu étrange de Laurence depuis qu'elle était seule, si différente de celle qu'elle affichait en présence de son mari. Elle vint s'asseoir près de lui en silence, apparemment inconsciente de cet examen. Puis, après un moment de flottement, elle reprit la conversation sans se troubler. Elle était si heureuse de revoir tous ces enfants réunis, comme autrefois... Mais le jeune homme ne l'écoutait plus. Marina allait arriver, cela seul comptait pour lui. Il se sentit à nouveau mal à l'aise, inquiet. Pour éviter cette rencontre, la retarder du moins, Joseph proposa d'aller marcher dans le jardin. Ils s'avancèrent dans l'allée inondée de soleil. La pelouse qui s'ouvrait sur un grand pré lui rappela les parties de foot de son adolescence.

— Rien n'a changé ici, ou presque...

— Les filles ont grandi. Toi aussi, tu as mûri, comme Paul... Tout le monde a changé, sauf moi finalement...

Elle semblait parler sérieusement. Joseph lui tendit la perche.

— Paul m'a dit que vous avez quitté votre travail ?

— Dis-moi tu... C'est mieux... Oui... Un bien petit changement... Je ne sais même plus pourquoi j'ai démissionné. Il y avait sûrement une bonne raison ! Tu fais de la généalogie ? Non, tu devrais... C'est encore mieux que la psychologie pour réfléchir à nos choix de vie, nos obstinations dans l'erreur.

Joseph n'insista pas, il n'avait pas envie de connaître les ancêtres de Laurence. Cependant, elle prit amicalement son bras et le conduisit vers l'ombre d'un bosquet, à l'abri des regards. Quand ils furent seuls, elle porta doucement son verre à ses lèvres. Les glaçons tintèrent. De nouveau, elle resta un moment sans rien dire, semblant écouter une musique intérieure, inaudible pour lui. Dans sa cachette, elle volait un moment de bien-être, rien qu'à elle, furtivement. Après quelques minutes, elle lui sourit puis elle s'éloigna, laissant la brise soulever sa robe, dessiner sa silhouette, son verre maintenant vide délicatement pincé entre

deux doigts.

Joseph retourna seul vers la terrasse où il trouva Marina face à sa mère, visiblement mécontente. Sous l'effet de la surprise, il eut un mouvement involontaire de recul mais il était trop tard pour feindre de n'avoir rien remarquer. Lorsqu'il s'approcha, les deux femmes cessèrent de parler. Il dit bonjour à Marina qui lui répondit d'un mouvement des lèvres. La tension restait encore palpable. Laurence ne prit pas la peine de faire semblant, elle s'éclipsa sans attendre, comme impatiente de se libérer de l'emprise de sa fille.

— Vous mettrez le couvert sur la terrasse, les enfants... On mangera dehors.

Marina et Joseph restèrent seuls. Comme, ils ne s'étaient pas vus depuis deux ans, ils commencèrent par fouiller leurs mémoires pour retrouver le souvenir de leur dernière rencontre. Ils se rappelèrent en même temps cet après-midi à la plage de Sauveterre, fin août, juste avant la rentrée. Avec Paul et des amis, ils avaient nagé, parlé, mangé, toujours serrés sur les petites nattes de paille. Comme souvent, Marina était la seule fille de la bande. Ce n'était pas un bon sujet de conversation. Ils s'en rendirent compte en même temps, pour des raisons différentes. Marina parce que les garçons l'avaient déshabillée des yeux ; Joseph parce que, comme les autres, il avait fantasmé sur elle. Alors, ils mirent le couvert en parlant de choses anodines et ils rangèrent le salon. Cela valait mieux. Quand ce fut terminé, Marina lui proposa de s'asseoir sur la terrasse, sur un ton poli qui signifiait à Joseph qu'elle avait la charge de l'accueillir au nom de toute la famille, sans plus. Elle chercha à le mettre à l'aise.

— Je ne sais même pas où tu habites maintenant...

— Avenue Trudaine...

— C'est où exactement ?

— Près de Montmartre...

— Et tu travailles ?

Joseph devait mentir. Il s'y était préparé.

— Oui. Je suis vendeur dans un magasin de chaussures.

— Je ne connais pas du tout ce quartier, je n'y vais jamais...

Joseph devina que Marina était déçue.

— Et toi ? Tu es encore étudiante ?

— Non, j’ai arrêté. Je travaille dans... les relations publiques...

Ils restèrent silencieux un moment, ne sachant pas comment retrouver le naturel de leur ancienne relation en l’absence de Paul. Joseph avait aimé Marina, rêvé d’elle jour et nuit pendant toute son adolescence. Comme si elle avait deviné la résurgence des émotions passées, la jeune femme reprit la parole avec une voix un peu plus douce :

— Je ne suis pas sûre d’aimer Paris. Ce que je fais, c’est assez exigeant. La compétition ne s’arrête jamais... Cela m’épuise parfois...

— Tu as peut-être besoin de changer de travail...

— D’un autre côté, ça me plaît, quand je suis en forme. Mais, ces gens dont je me fous, ces événements qui n’en sont pas, c’est tellement creux !

Joseph ne sut que penser de ces contradictions qui lui donnèrent un pincement au coeur. Marina n’était pas heureuse. Un instant, pour la soutenir, il songea qu’il aurait pu lui faire part de sa propre expérience dans la boutique mais il craignit que le côté louche de son existence ne fût pas compris et il préféra se taire.

— Tu en as parlé avec tes parents ? Ils pourraient t’aider à changer de job, à déménager...

— Ils s’en foutent, mais alors complètement ! Mon père, c’est le silence. Quant à ma mère... Enfin, tu la connais, elle plane sauf quand il s’agit de sa petite manie... Ils forment un couple très centré sur lui-même...

— Tu exagères... Tu ne veux pas prendre mon verre de vin ? Je n’y ai pas touché. J’ai dit oui à ta mère mais je n’en avais pas envie...

— Oui merci. Tu comprends les choses, toi.... Et puis, Paul qui n’arrive pas... Il avait promis de venir aujourd’hui... Tu peux être sûr qu’il va nous faire faux bond.

Joseph eut l’impression de ne pas avoir gagné la confiance de Marina. Pourtant, il voyait bien qu’elle appréciait de se trouver avec lui, de rompre le tête

à tête avec ses parents. Mais, il ne savait pas en tirer parti, créer une complicité. Bien sûr, il connaissait toute la famille depuis longtemps mais ce n'était pas si facile... Trop de souvenirs, trop de sensations. Ce qui le gênait le plus, c'était de retrouver le fantôme de lui-même. Il avait été si bête parfois, tellement ridicule ! Il se sentait mal à l'aise de devoir assumer sa crise d'adolescence devant ceux qui en avaient été les premiers témoins. Soudain, Marina aperçut sa sœur, Caroline, roulée en boule dans le hamac. Elle l'interpela sans ménagement.

— Tu étais là ? Tu nous écoutais en douce ?

— Bonjour, Uncle Joe !

La jeune fille souriait malicieusement, insouciant de répondre à l'attaque de sa grande soeur.

— Uncle Joe ! D'où tu sors ça ?

Joseph s'approcha d'elle et l'embrassa sur les deux joues. Elle continua de lui parler en riant.

— Bisous, Joseph. Ca faisait longtemps !

— Tu as drôlement changé. Je ne t'aurais pas reconnue... Tu as quel âge maintenant ?

— Quinze ans.

— En quelle classe ?

— C'est les vacances. Je ne sais plus. On s'en moque.

Joseph la regarda, surpris, presque admiratif, sans comprendre pourquoi les réparties de cette fille et son attitude le rendaient heureux. Marina n'avait pas obtenu la réponse à sa question, elle insista.

— Tu nous a écouté, oui ou non ?

— Non... Je venais d'arriver. Mais je sais que tu n'as plus de travail, et maman aussi !

Un regard suffit à la faire taire. Joseph se sentit gêné une nouvelle fois. Marina posa la main sur le bras de Joseph et lui dit qu'elle avait à faire. Comme sa mère, elle se débarrassait de lui en le laissant seul avec une autre personne de la



famille. Il y eut un moment de gêne parce que Caroline n'avait pas prévu de s'occuper de Joseph qui, de son côté, commençait à se sentir vraiment en trop dans cette maison. Il aurait mieux fait de repartir immédiatement. L'impression de mésentente entre Laurence, Marina et Caroline qu'il avait ressentie depuis son arrivée ne l'aidait pas à trouver sa place. Pour en finir, il s'adressa à Caroline sans précaution, hâtivement :

— Tu ne sors pas, tu n'as pas de copines ?

— Non. C'est tellement paumé Beaulieu... Je préfère rester à la maison, j'écris à mes pen pals, ce genre de choses.

— Tu écris à qui ?

— Mes pen pals ! Mes correspondants ! Tu as jamais eu de correspondants ?

— Je ne me souviens pas... Et vous vous racontez quoi ?

La jeune fille le regarda sérieusement, attentive, comme si elle souhaitait vérifier sa capacité à entendre des choses importantes.

— On échange des histoires...

— Des histoires inventées ?

— Oui. Moi, je suis Esseldji et je raconte mes aventures. J'ai une copine à la Réunion qui est amoureuse d'un fantôme et une autre au Canada qui est chirurgienne de monstres... On a chacune un univers et on se raconte des histoires marrantes...

— Eh bien... C'est original... Comment elle s'appelle la fille déjà ?

— Esseldji.

— Elle fait quoi dans la vie ?

— Esseldji, c'est pour super little girl, SLG, t'as compris ? C'est un jeu de mots.

— Elle lutte contre le mal, elle traque les méchants ?

— Exactement. Des méchants, il y en a dans chaque histoire, c'est obligatoire. Elle sauve les enfants, les ados des griffes de sales types au guidon de son vélo, grâce à ses super pouvoirs.

— En vélo ?

— Oui, elle serre les genoux et elle décolle.

— Comme un oiseau ?

— Ce n'est pas le plus important : Esseldji parle de vrais problèmes comme les enlèvements, l'anorexie, la détresse des enfants de divorcés.

— Tu es angoissée par tout ce qu'on entend ?

— Oui. Je voudrais arranger les choses...

Laurence entra dans la pièce. Joseph remarqua son maquillage, sa nouvelle tenue, ses cheveux coiffés, son visage rafraîchi.

— Caro, je t'ai entendu parler de tes histoires... C'est trop, tu le sais...

— Trop quoi ?

— Tu n'en dors plus !

— Pas de ma faute, c'est le jet lag.

— Le jet lag ? Non, mais qu'est-ce que tu me racontes ? Je ne t'empêche pas d'avoir des correspondants. Je voudrais juste que tu dormes la nuit avant d'aller au collège. Tu t'es endormie en cours, quand même, tu as oublié ?

— Non... Mais, c'est ma passion...

Joseph eut de la peine pour la jeune fille qui, après s'être animée en lui parlant de ses histoires, s'éteignait devant sa mère, comme privée de sa lumière intérieure. Il observa Laurence. Elle était crispée, tendue. Manifestement, les débordements de sa cadette lui causaient du souci. Dès qu'elle sentit le regard du jeune homme, elle se ressaisit.

— Bien, Joseph, tu n'es pas ici pour entendre ces bêtises. Tu as déjà fini ton verre, je vois. Je te sers quelque chose ?

Caroline s'affala sur le canapé, comme indifférente. Joseph aurait voulu lui dire un mot gentil, lui témoigner son soutien. Un clin d'oeil, c'eut été parfait. Mais, elle ne le regardait plus, elle l'ignorait. Il se promit de l'emmener faire en tour en moto après le déjeuner car il avait encore envie de parler avec elle, sans savoir pourquoi. Laurence lui tendit un verre qui lui parut lourd.